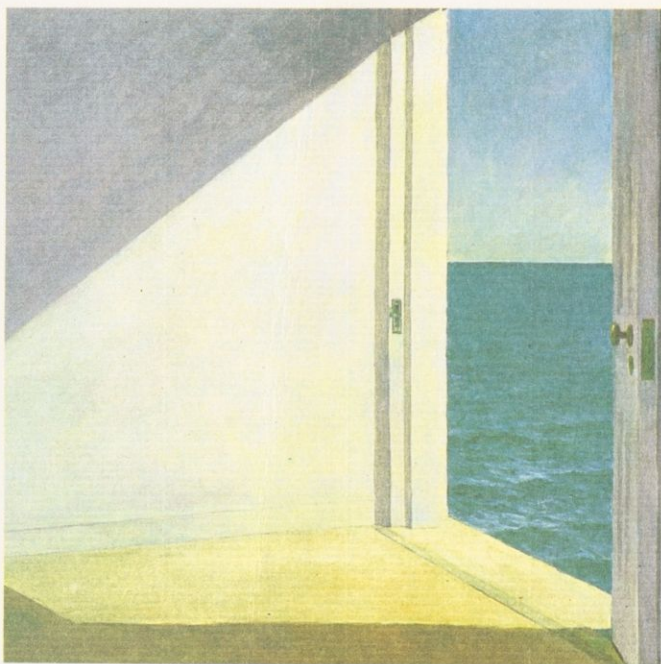


16°Y²
55392

Alain Blottière
Intérieur
bleu

roman



Balland

775616

INTÉRIEUR BLEU

16040

55392

DU MÊME AUTEUR

Saad, *roman* (Gallimard, coll. *Le Chemin*, 1980).

Le point d'eau, *roman* (Gallimard, 1985).

Alain Blottière

823

INTÉRIEUR BLEU

185

BALLAND

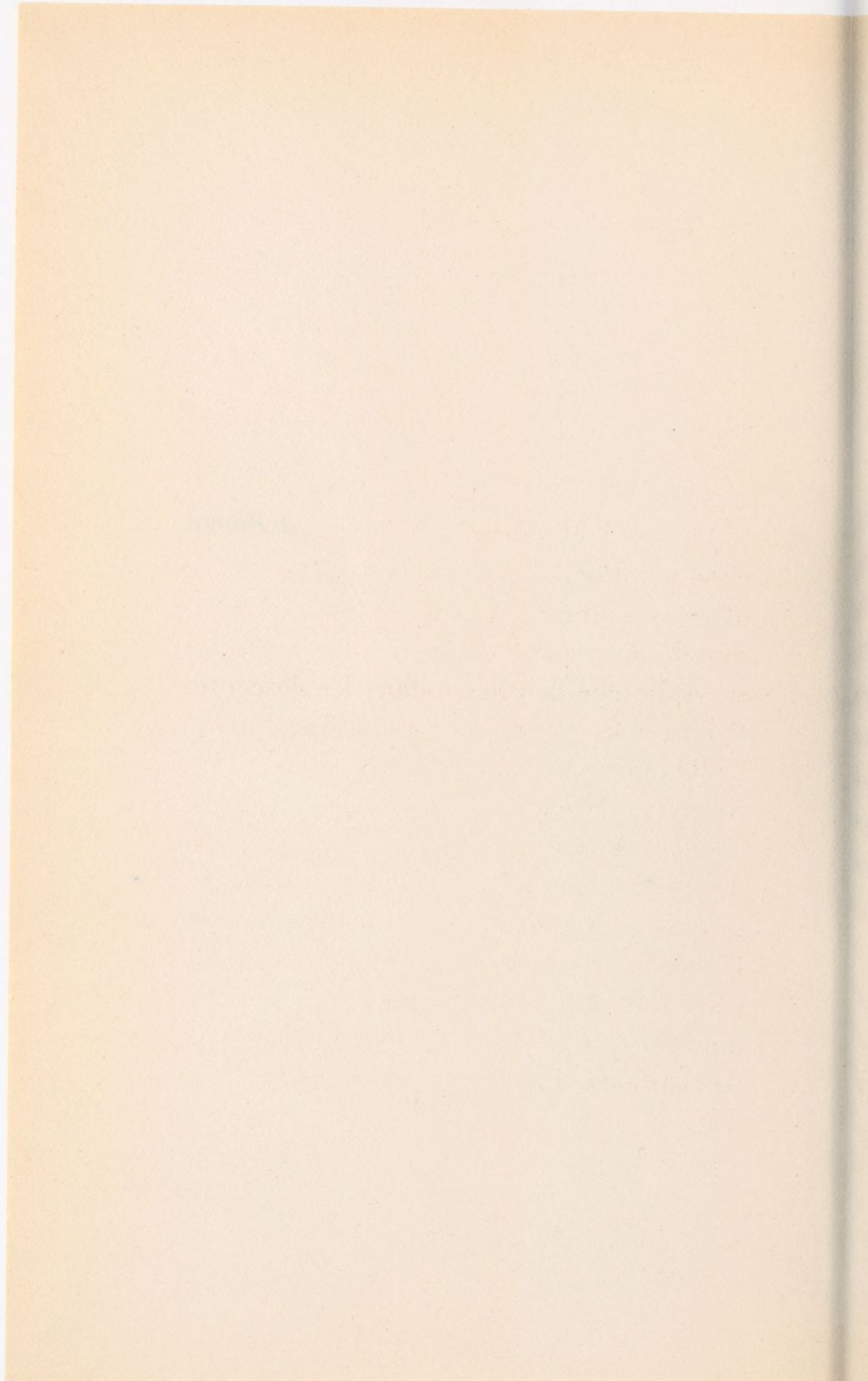
33, rue Saint-André-des-Arts, 75006 Paris

DL-26021990-02538

© Éditions Balland, 1990.



à Pierre



1.

Le soleil éblouit Pierre à vélo sur des chemins déserts, roulant très vite entre les oliviers comme s'il était champion du monde. Des sprints dans les lignes droites, en recherche de vitesse dans les descentes. Il ferme les yeux, deux secondes de nuit. Le chemin dévale toujours vers la mer. Après le virage, cinq secondes les yeux fermés. Après le chêne, là-bas, la ligne droite, dix secondes. Le record absolu : dix secondes les yeux fermés. A six un choc et Pierre ouvre les yeux sur la terre qui bascule, tout finit dans la poussière, le bruit du vélo qui glisse encore et rebondit sur des cailloux. Pierre se relève, déjà certain

d'être indemne, à peine étourdi mais surpris par un phénomène inexplicable puisqu'il n'a pas eu peur : ses jambes tremblent un peu. Il ne se souvient pas qu'elles aient déjà tremblé. Son tee-shirt et son short ne sont pas déchirés, seulement maculés de terre rouge. Il découvre sur son bras et sa jambe gauches des griffures où perle du sang. Il n'a pas mal mais il a chaud, il a soif. Le vélo est intact. Il se remet en selle, essaie maintenant de sentir les herbes, de goûter à la lumière les yeux grands ouverts sans jamais perdre de vue le chemin. Il ne voit pas sur les côtés le défilé des allées infinies d'oliviers qui se transforment au loin, vers les montagnes, en lignes bleues. Ni le vieil homme assis au bord de la route à l'ombre d'un acacia, qui l'avait aperçu de loin, lui, l'avait vu disparaître dans un vallon, l'avait attendu longtemps se demandant s'il n'avait pas rêvé, un de ces mirages nés des troubles de chaleur. Mais non, le voilà filant comme un oiseau juste

devant ses yeux. Un enfant. Un enfant blond, un touriste à vélo dévalant la pente, penché sur son guidon, aussitôt volatilisé dans un nuage de poussière rouge si légère qu'elle ne peut plus se reposer.

C'est à l'église blanche, campée là-bas entre la route et la mer, juste au bord de la falaise, que Pierre va s'arrêter. Il freine progressivement jusqu'à elle, s'arrête sous le grand chêne qui doit lui donner de l'ombre quelques heures, le matin, et abrite une fontaine, un petit robinet de fonte scellé dans une dalle de ciment, mais sans clé pour l'ouvrir. Pierre la cherche en vain derrière la dalle sous des ronces. Se peut-il qu'il ne boive pas encore? Jamais il n'a eu aussi soif, aussi chaud. Il retire son tee-shirt et l'enroule sur sa tête comme Lawrence d'Arabie. Peut-être dans l'église. Mais la porte en bois gris est fermée. Pas de clé non plus sur le rebord des hautes fenêtres, pas d'autre porte sur les côtés, ni derrière face au gouffre en plein soleil. Il doit cligner ses

yeux pour voir la mer. Il se penche, il mesure la hauteur en frissonnant un peu, s'il tombait, s'il tombait là dans cette vague scintillante et glissant vers les rochers, roulant sur elle-même dans un fracas d'écume et finissant par exploser. Ou s'il se jetait maintenant, sur la deuxième, mais elle est trop petite, indigne de lui. Il sent des brûlures, regarde ces griffures sur sa peau où le sang n'a pas séché et se dit que ce doit être le soleil sur elles qui fait mal. Il revient sous le grand chêne, donne un coup de pied au robinet sans eau.

Il s'assied là, à l'ombre, adossé au tronc du chêne, devant la route et les allées d'oliviers qui fondent au loin dans la brume. Il écoute le chant des grillons. Il a soif, il a chaud, il aurait dû prendre une petite bouteille d'eau. Il faudra penser à l'eau, demain, acheter des lunettes de soleil, un chapeau. Pas un chapeau de paille qui pourrait s'envoler, non, une casquette en toile serrée autour du front. Il aurait dû

prendre son album et ses crayons, se mettre au travail dès le premier jour. Ou alors son livre, ce livre d'été qu'une femme très belle nommée Bela lisait aussi ce matin sur la plage. Ce livre qu'il n'a pas commencé, qui semble si long, que son père lui a laissé parce qu'il l'avait fini sur le bateau, entre Le Pirée et Tharos. Leur arrivée sur l'île, hier soir, le port au couchant, les gamins pour porter leurs valises jusqu'à l'hôtel. Son père posant son bras sur ses épaules : « Alors, ça te plaît ? Regarde, le Themis, c'est là qu'on dînera le soir, le meilleur poisson de Tharos ! Tu sens le jasmin ? Tu vas voir, on finit toujours par se retrouver dans ces petites rues, il suffit de descendre pour rejoindre la mer. » Et ce télégramme à l'hôtel, ce dîner lugubre où son père lui a dit, cherchant ses mots, tête basse, qu'il devait repartir à Paris, une affaire importante, imprévue. « Tu ne peux vraiment pas rester ? » Son envie de pleurer, leur silence, le vin résiné

que son père lui a fait découvrir, essayant de le souler un peu, désignant une femme seule au bar et parlant d'elle comme si son fils n'était plus un enfant, pour la première fois. « Je suis de retour dans une semaine au plus. Tu seras bien ici. Demain tu iras louer un vélo. » Pierre n'entend plus les grillons. Une semaine seul sur cette île. Sept journées comme aujourd'hui, plus le soir, tout seul, comme maintenant dans ce désert et ce silence. À moins qu'il n'arrive à séduire la femme de ce matin.

Vers dix heures, la plage de Tharos ressemblait certainement à toutes les plages de vacances ensoleillées du monde, avec juste ce qu'il faut de parasols, de jeux, de rires et de cris pour anéantir l'idée de la mer. Pierre, encore timide, ne connaissant personne, s'est d'abord assis sur les marches qui la sépare du village. Un village blanc sur une colline,

avec des petites maisons passées à la chaux, des toits de tuiles rouges, des angles ronds, des fenêtres peintes en bleu, en jaune, en rose face à la mer. Pierre a vu un petit garçon tout habillé, fléchissant un peu sous le poids d'une caisse de métal rouge Coca-Cola qu'il portait en bandoulière, marcher parmi les baigneurs. Lui n'avait pas d'autre voix qu'un soupir qu'il devait pousser assez fort pour qu'on l'entende au-delà du vent, des vagues, des autres cris : « Cold drink ! » Il est passé devant les marches et Pierre lui a fait un signe. Alors il est tombé à genoux sur le sable, a fait glisser la sangle de son épaule, a ouvert sa caisse et attendu que Pierre s'approche de lui. Il a crié « Beer, coca, fanta, tonic ! », puis a tambouriné sur le métal rouge avec son décapsuleur comme s'il était impatient déjà d'en finir. Pierre lui a acheté un Coca et lui a souri. L'enfant n'a pas répondu à son sourire, a refermé sa caisse, placé la sangle sur